

CG CINÉMA & PHOBICS FILMS PRÉSENTENT

“LUMINEUX”

SOFILM

M

“GRAND CHOC”

LE MONDE

UN FILM DE
YOLANDE
ZAUBERMAN

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR YOLANDE ZAUBERMAN MONTAGE RAPHAËL LEFFÈVRE SON SÉLIM MASSIB ASSISTANTS RÉALISATEURS STEFANO LEONE ALEXANDER YAKOVLEV
PRODUCTEUR EXÉCUTIF THOMAS ALFANDARI UN FILM PRODUIT PAR CHARLES GILLIBERT FABRICE BIGIO YOLANDE ZAUBERMAN UNE COPRODUCTION CG CINÉMA PHOBICS FILMS
AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE DE FRANCE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC

DISTRIBUTION FRANÇAISE NEW STORY VENTES INTERNATIONALES INDIE SALES



M

DE **YOLANDE ZAUBERMAN**

FRANCE / 2018 / 1H46
SORTIE LE 20 MARS 2019

SYNOPSIS

« M » comme Menahem, enfant prodige à la voix d'or, abusé par des membres de sa communauté qui l'adulait. Quinze ans après il revient à la recherche des coupables, dans son quartier natal de Bnei Brak, capitale mondiale des Juifs ultra-orthodoxes. Mais c'est aussi le retour dans un monde qu'il a tant aimé, dans un chemin où la parole se libère... une réconciliation.

LISTE TECHNIQUE

Réalisation Yolande Zauberman
Son Sélim Nassib
Montage Raphaël Lefèvre
Montage son Philippe Deschamps & Xavier Thieulin
Mixage Xavier Thieulin
Étalonage Yov Moor



PRODUCTION

CG CINÉMA
Charles Gillibert
PHOBICS FILMS
Yolande Zauberman & Fabrice Bigio

DISTRIBUTION

NEW STORY
Elisabeth Perlié
www.new-story.eu

FESTIVALS

- Festival International du Film de Locarno 2018 – *Prix Spécial du Jury*
- Cinéma du réel, Festival international de films documentaires 2019 - *Film d'ouverture*
- Festival International du Film Francophone de Namur 2018 - *Bayard d'Or du Meilleur Film*
- Filmfest Hamburg 2018, Allemagne – *Mention Spéciale du Jury*
- Festival Européen du Film de Séville, Espagne – *Prix de la Meilleure Réalisation*
- Festival Cinéma Méditerranéen de Bruxelles – *Grand Prix de la Francophonie*
- London Film Week 2018 – *Prix du Jury*
- Festival du Film de Sarajevo 2018, Bosnie-Herzégovine



CELLE QUI FAIT

YOLANDE ZAUBERMAN
CINÉASTE

Alice Diop : J'ai regardé le film pour la seconde fois et à nouveau j'ai pleuré. Je n'ai pas vu en Menahem un personnage : je me suis vue en tant que Menahem. Il y a quelque chose sur la communauté qui est presque l'endroit le plus petit pour parler du monde, de la famille... Mettre la caméra à cet endroit, c'est extraordinaire. Comment faire un film si lumineux à partir d'un sujet si grave ? Je te vois comme une fée : tu es la fée des enfants blessés (...). Je trouve que les scènes à l'intérieur de la communauté sont d'une grande beauté, d'une grande sensualité même. À aucun moment je n'ai un jugement sur les gens que je vois. Je sens le plaisir que tu as à les filmer, à filmer les rituels, les chants religieux, les danses, la prière. Il y a une tendresse que tu as pour eux qui est assez remarquable. En voyant les visages, les enfants, j'ai envie de les protéger... D'ailleurs c'est ce que tu dis avec la phrase de Kafka qui clôture le film : « *Je suis à la fois là pour vous défendre et pour vous assigner à un devoir de vérité...* ». C'est ce qui fait que l'on peut regarder ces scènes sans jamais être dans la binarité. J'ai ressenti le plaisir que tu avais à les filmer.

Yolande Zauberman : Un plaisir insensé. Et tous les gens qui étaient avec nous ont eu un plaisir incroyable à marcher dans les rues, à être confronté à cette vitalité. Ce n'est pas un monde bourgeois, c'est un monde qui vit jour et nuit dans l'étude. Quand Menahem arrive et qu'il se met à chanter, tout le monde se met à chanter avec lui. Les gens n'ont pas de télé, pas de radio, pas de cinéma. Donc c'est ce qui se passe à la synagogue et dans la rue qui devient le spectacle. Je souriais tout le temps quand je filmais et ce sourire et le yiddish que je parle a été une porte d'entrée formidable. Ce monde, je le regardais de l'extérieur jusque-là. J'éprouvais une forme de fascination et en même temps de répulsion. En y entrant avec Menahem, c'est-à-dire à travers une blessure, c'est tout mon amour qui a pu s'exprimer.

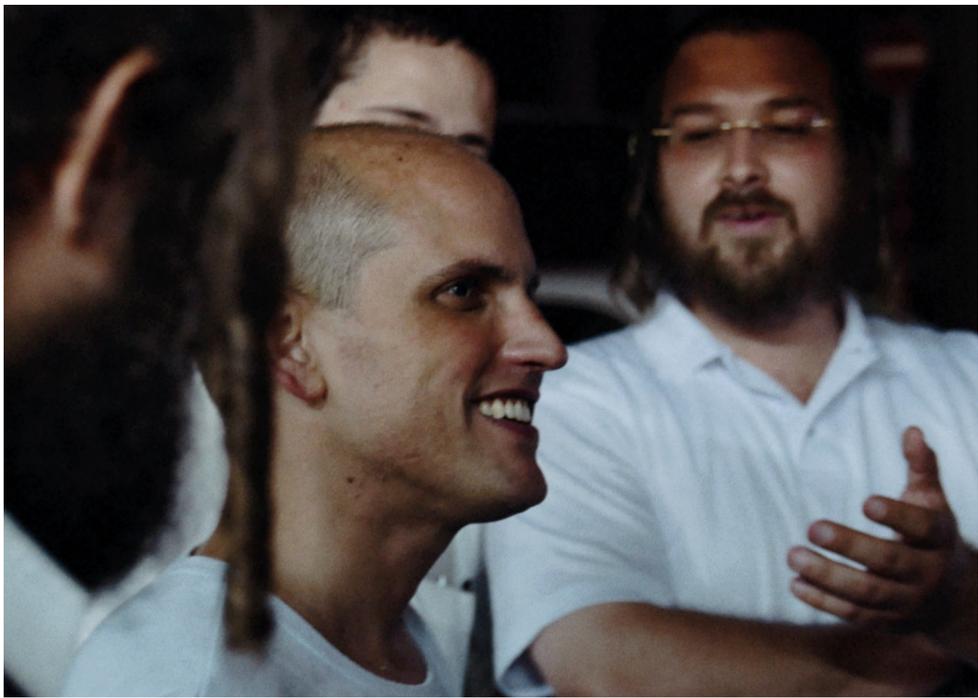
Alice : Il n'y a que toi qui peux le faire, c'est-à-dire qu'il n'y a que toi qui peux entrer à cet endroit-là, parce que tu es à la fois dehors et dedans. C'est ça qui fait de ton film un film remarquable et un film de toi : c'est parce qu'il n'y a que toi qui peux aller à cet endroit-là avec ce couteau. Quelqu'un d'autre ne pourrait pas je pense. En tant que cinéaste je pense qu'on est chacun à la place où l'on doit être et en faisant ce film tu es exactement à la place où tu peux être et où tu dois être.

Yolande : Si j'y réfléchis, j'ai toujours fait des films d'amour à des endroits improbables. Je ne filme que quand mon cœur voit. Sinon je ne vois plus rien.

Alice : En fait, tu nous emmènes dans un endroit où l'on n'aurait pas pu aller sans toi.

Yolande : Là où Menahem nous emmène.

Alice : Menahem n'y serait sûrement pas allé si tu n'étais pas là. Je pense qu'il est trop fragile et le film soutient quelque chose de sa fragilité. Je pense qu'il était



INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



Leçons des ténébres

Un homme parle des lumières d'une piste d'atterrissage, devant laquelle il a eu un rapport sexuel avec une femme – c'était la première fois, des années auparavant. Un autre explique à Menahem que la religion n'autorise pas la moindre lueur dans une pièce lors d'un rapport sexuel. Des lumières dans un océan de noir, mais surtout « l'outrenoir » (le concept inventé par le peintre Pierre Soulages pour qualifier les reflets de la couleur noire) : la construction de la sexualité dans l'ombre de la lumière, c'est en effet la matière première du film de Yolande Zauberman. Tourant majoritairement de nuit et en extérieur, la cinéaste se laisse emmener sur des lieux associés aux traumatismes de son personnage-acteur : là les rencontres dans la pénombre permettent à des inconnus de partager ce qui ne se raconte pas autour d'une table familiale.

Ce que la religion veut confiner aux pièces obscures est ici sous les projecteurs. Le dispositif de la cinéaste fait de gros plans nocturnes nécessite un éclairage rapproché de la galerie de personnages rencontrés – et en premier lieu de Menahem, qu'elle suit dans les nuits noir et or de Tel Aviv – cette proximité créant un dialogue avec le spectateur.

Elle fait sien la maxime de Soulages selon laquelle « la lumière vient du noir » et met en scène des hommes lumineux (le regard de M apparaît comme deux billes fluorescentes) dans les rues sombres, où l'épaule d'un inconnu dans un cimetière est un lieu du partage, de la sécurité et du rapprochement tandis que la communauté et le domicile familial sont ceux des dangers et de l'immobilité. Ainsi, tourner de nuit (ce que Yolande Zauberman qualifie d'« intuition initiale ») devient la clef de la libération de cette parole d'hommes violés enfants, de leurs rapports perturbés au désir et de leur sexualité. Le travail de la cinéaste incarne un paradoxe extrême : la nécessité pour cette parole de passer d'abord par l'obscurité afin d'exister publiquement et face à autrui. Chez Yolande Zauberman, le noir est une couleur chaude.

Mouvements collectifs

« Avec une caméra, je deviens invisible » dit Yolande Zauberman. Tourné en yiddish (la langue de la communauté maîtrisée par la cinéaste), celle-ci s'attache à tisser un lien intime entre le spectateur et cette société réputée fermée.

Ainsi, comme un miroir des parcours nocturnes faits de discussions, son regard sur les habitants de Bnei Brak se laisse porter par leur seule apparence, robes sombres des hommes et des femmes, par leurs vêtements rigides qui reflètent les néons de la ville, sur des chapeaux et des ombres qu'ils dessinent sur les visages. Telles des peintures religieuses du Caravage, c'est en s'animent lors des scènes de danses de groupes et de fêtes, que les corps et tissus s'offrent à nos yeux comme une communauté en offrant un contrepoint visuel aux scènes intimes, de nuits et de rues. En effet, mis en mouvement par les musiques et les danses, les tissus noirs qui évoluaient solitairement dans les rues s'animent et deviennent le corps collectif des Juifs ultra-orthodoxes sous le regard de la cinéaste et de Menahem – permettant à ces deux derniers d'y trouver une place.

bloqué à un endroit et que le film est venu débloquent ce quelque chose. Dans la complexité de l'âme humaine il y a quelque chose de vrai, de précis et de moins propice à la critique facile de « eux, c'est pas moi ». Au contraire, avec toi, « eux, c'est nous ». Ça nous parle de nous, de nous tous, religieux ou pas et ça c'est très fort.

Yolande : J'aime ça, que ce soit « dans » et pas « sur », parce que je n'explique rien de ce monde. C'est eux qui nous expliquent. Nous, on n'explique rien. On rend juste intime le rapport entre le spectateur et la communauté.

Alice : J'ai l'impression de ne jamais avoir vu cette communauté représentée de manière aussi concrète. J'ai l'impression d'être à l'intérieur avec eux et d'être avec des personnes, de ne pas les enfermer dans ce statut religieux.

Extrait d'un entretien
entre les réalisatrices Alice Diop et Yolande Zauberman

CELLE QUI REGARDE

MARINA DÉAK
CINÉASTE, MEMBRE DE L'ACID

M est fou, très tenu, et passionnément émouvant. Film talmudique sur une spirale, film lui-même en spirale au cœur du cercle vicieux de la pédophilie. Affolement, tourbillon, envers qui se retourne : film de la nuit et du cauchemar, avec ses échos, associations, et son chemin apparemment contradictoire et pourtant parfaitement cohérent, M nous emmène dans une logie où chaque plan retourne ce qu'on croyait savoir, ce qu'on attendait, et nous entraîne plus loin. On plonge dans un monde qui est comme un bouillon, ça bouillonne dans tous les sens, dans la promiscuité, dans les têtes, les émotions, la parole – et dans la folie et la destruction, comme si cette folie et cette destruction étaient la normalité de certains. Monde fou, monde de fous, qui se raconte et se commente presque en riant : à l'image de notre guide Menahem, trop beau parleur plein de rage et rieur, et qui dans le même temps révèle et ses failles et sa force totale. On est dans le monde de la Loi la plus stricte, et l'on peut tout interroger, parler de tout, y compris de l'interdit majeur, bafoué par les gardiens eux-mêmes. C'est comme si la Torah s'était mise sur la tête, servie par des hommes perdus, et qu'elle tournait de manière aussi furieusement déviée que la forme des roulaquettes. En spirales, et en trémolos. Car ce qui est raconté : l'omniprésence de la pédophilie chez les Juifs orthodoxes de Bnei Brak, est terrible. Mais le plus impressionnant n'y est pas le traumatisme, mais la normalité que ce traumatisme et sa répétition s'avèrent être. La cinéaste enjambe elle-même les interdits, et le film réussit par un sortilège étonnant, qui est parfois celui du cinéma, à faire émerger une vérité depuis la contradiction même. Depuis le cauchemar, depuis la folie, une vérité autre : opaque, énigmatique et en même temps très sensible. Au sens de sensorielle, aussi. On croit plonger dans une nuit profonde et la lumière y est omniprésente, à l'image du film dans son ensemble. Les lumières (néons et clignotants et lettres de Dieu devant les bâtiments) sont elles-mêmes comme les traces de la dérive de l'esprit. M est comme notre esprit, malade. Et très vivant.



CELUI QUI MONTRE

FRANCK ROULET
CINÉMA LE MAZARIN, AIX-EN-PROVENCE

Comme souvent, un film devrait s'appréhender sans rien en connaître et là peut-être encore davantage tant le parcours de M va bouleverser le spectateur et le questionner. Yolande Zauberman entre dans le monde de ses ancêtres à travers une blessure, celle de Menahem, 35 ans, de retour lui aussi dans la ville de son enfance. Au fil de ses rencontres, la parole se libère autour de lui et on entend l'impensable : la plupart des enfants ont subi des viols lors de leur éducation religieuse. On découvre aussi cette ville israélienne, Bnei Brak, où le yiddish est encore parlé (« la langue des morts » et non une langue morte pour la réalisatrice), où le religieux est partout, même dans la justice : il n'y a pas de police dans la cité, la loi divine est censée régler les problèmes sauf que dans ces cas de viol, rien n'a été fait... Plus que les images, ce sont les mots qui font mal et qui traversent l'écran tel un scalpel : quand M retrouve l'auteur des viols ou quand il essaye de comprendre pourquoi ses parents n'ont rien fait. Yolande Zauberman filme Menahem et les autres de très près, souvent de nuit, sur une plage, un parking ou même dans un cimetière. Elle paraît surprise (« les enfants blessés apparaissent comme par magie, et nous suivent »), pouvant filmer ce monde d'hommes où la femme est quasi invisible dans les rues ou les lieux de culte. La cinéaste, qui avait déjà filmé l'intime de la société israélienne dans *Would you have sex with an Arab?*, utilise à quelques reprises la voix off, mais sans que cela n'alourdisse le propos. Les dernières scènes sont à cet égard magnifiques et les derniers visages d'enfants captés par la caméra restent à jamais dans nos mémoires. Décidément, après *Spotlight* de Thomas McCarthy et *Grâce à Dieu* de François Ozon, l'étendue du problème paraît infinie, mais Yolande Zauberman a trouvé l'angle idéal pour ne pas tomber dans le voyeurisme. Ce film choc nous laisse dans un état de sidération, les yeux chargés d'émotion et de colère avec une folle envie d'en discuter une fois le générique passé avec les spectateurs présents.

acid

ASSOCIATION DU
CINÉMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'ACID est une association de cinéastes qui depuis 26 ans soutient la diffusion en salles de films indépendants et œuvre à la rencontre entre ces films, leurs auteurs et le public. La force du travail de l'ACID repose sur son idée fondatrice : le soutien par des cinéastes de films d'autres cinéastes, français ou étrangers.

Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, dans plus de 250 salles indépendantes et dans les festivals, lieux culturels et universités de 20 pays. Parallèlement à la promotion et la programmation des films, à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 400 rencontres, ateliers, ciné-concerts, offrent ainsi la possibilité aux spectateurs et aux publics scolaires de rencontrer ceux qui fabriquent les films.

Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 1993 au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur, qu'elle accompagne ensuite jusqu'à leur sortie.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél. : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org



DONNER À VOIR LE CINÉMA AUTREMENT.
TELLE EST UNE DES AMBITIONS DE L'ACTION
CULTURELLE AUDACIEUSE QUE MÈNE LA
CCAS DEPUIS PLUS DE 30 ANS www.ccas.fr